

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
LUCIOLE conçu spécifi-
quement pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour la
Déficiência visuelle et le studio
typographies.fr

LE TEMPS D'APRÈS

De la même autrice chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Dans la forêt

JEAN HEGLAND

LE TEMPS D'APRÈS

Roman

Traduit de l'américain
par Josette Chicheportiche



Titre original : *Here in This Next New Now*
Copyright © 2025 by Jean Hegland
By arrangement with the author
All rights reserved.

© Éditions Gallmeister, 2025,
pour la traduction française.
© À vue d'œil, 2025,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0796-1

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

*À la mémoire de mes grands-mères :
Hilda Bjorkland Hegland et
Resa Adams Thompson.
Et à mes petites-filles chéries :
Ella, Clara, Lily, et Celeste Shapiro,
et Anya et Georgia Mammen.*

Commencer une histoire c'est comme plonger dans une rivière, c'est ce que dit tout le temps Nell, c'est comme sortir une main en coupe toute dégoulinante de l'eau fraîche puisée dans ses flots. Voici un nouveau présent, dit une nouvelle histoire. Bois à longs traits et laisse-le te remplir.

Eva dit qu'une histoire qu'on raconte est une histoire morte. Elle dit que chaque nouvelle seconde est une étincelle qui absorbe la chose qu'elle éclaire, elle dit qu'une histoire est juste ce qui reste après que cet éclat lumineux a été réduit en cendres. Comme un pot modelé en argile crue et cuit au feu, Eva dit qu'une histoire peut être une chose utile, et peut être belle, mais qu'elle n'est vraiment précieuse que parce qu'elle repose sur autre chose.

Nell dit que les histoires n'ont pas une

fonction unique car le contenu d'une histoire n'est jamais toujours le même. Comme des pétales sur l'eau ou la fumée dans le vent, elle dit que la signification d'une histoire suit toujours le fil de la narration. C'est pourquoi, si nous souhaitons attraper le sens général qu'une histoire élabore, il nous faut écouter le plus possible à pleines oreilles et avec attention.

Quel pourrait être le contenu de cette histoire, je ne le sais pas encore, car je la raconte en même temps que je la vis, je l'envoie au-delà de notre Forêt et de ce présent connu, dans l'espoir qu'elle trouve à se loger dans quelque esprit lointain. Comment ça fonctionne au juste, je n'attrape pas le sens en toute clarté, même si cette histoire n'est peut-être pas beaucoup plus chargée en mystère que la magie avec laquelle mes mères et moi partageons sans cesse des histoires, les sons qui sortent de nos bouches éclosant en images dans nos esprits, et ces images faisant ensuite jaillir des étincelles de sentiments et germer des pensées et façonner

des sens qui grimpent comme la vigne vers d'autres histoires.

Mes mères m'ont parlé des autres moyens que les gens utilisaient pour se passer des histoires quand leurs esprits étaient trop distancés pour entendre les mots voisés – les téléphones et les films et les radios et la lecture. Je n'ai jamais vu de film ni de téléphone, et bien que Nell m'ait appris à lire l'automne où j'ai eu six ans, une fois qu'on a perdu nos trois livres et nos six magazines, je n'ai plus eu la bonne chance de pratiquer ce savoir. La radio qu'on avait trouvée dans la grange après la première fois qu'Eva était partie vaguebonder était aussi morte, comme disent mes mères, qu'un ordinateur le serait aujourd'hui – une moisissure blanche devait ses piles et ses boutons étaient tout collants de pisse de rat. Mal gré tout, je suis resté émerveillé par cette radio pendant de nombreuses respirations, forçant mon esprit à imaginer des voix et des musiques montant de cette étrange boîte.

Mes mères m'ont raconté les ordinateurs,

aussi, comment autrefois ils propageaient des histoires plus vite que la pensée. Nell dit que dans le monde d'Avant, les gens étaient persuadés que les ordinateurs pouvaient relier la Terre entière grâce à une toile d'araignée qui s'étendait sur toute la planète. Mais Eva dit que les ordinateurs ne reliaient que certaines choses, qu'ils faisaient si bien mépris du Grand Tout que les gens qui étaient ordinateurs croyaient vraiment qu'il n'y avait rien que leur machines ne pouvaient pas savoir ou faire pour eux. C'était une mystification, dit Eva – ce qui veut dire une ruse cruelle pour tromper les gens – et ceux qui y croyaient ne se rendaient pas compte qu'en y croyant ils précipitaient la fin du monde dans lequel ils étaient nés.

Mes mères disent que j'ai reçu la plus étrange éducation qu'on pourrait jamais imaginer – un enfant dont les deux mères sont sœurs, et les seuls êtres humains vivants qu'il a jamais connus. Elles disent aussi que l'époque actuelle est des plus étranges – nous vivons dans et de et avec notre Forêt

comme si aucune civilisation n'avait jamais existé – ni la civilisation babylonienne ou romaine, ni la civilisation maya ou chinoise, ni la civilisation précolombienne ou la civilisation occidentale – ou aucune des autres dont mes mères m'ont raconté l'histoire. Mais ma vie ne me paraît pas étrange. Au contraire, je trouve que c'est le monde d'Avant qui était étrange, quand les gens mangeaient des choses qu'ils n'avaient jamais vues vivantes, qu'ils voyageaient en restant assis et pouvaient passer toute leur vie entassés dans des villes où il leur était impossible de toucher la Terre ou de voir les étoiles. Ou quand ils chiaient dans de l'eau et se servaient de papier-arbre pour essuyer leur trou. J'ai été élevé dans une Forêt vivante avec des arbres et des étoiles et des histoires, qu'est-ce qu'il y a d'étrange à cela ?

Je suis également né dans cette Forêt, à l'intérieur de la souche creuse d'un immense séquoia que des bûcherons avaient abattu une centaine d'années avant que mes mères ne le toiturent et ne lui mettent une porte

pour en faire notre première maison-Forêt. Cette souche est toujours au milieu de notre clairière, à moins de vingt pas de la capane où on se trouve ce soir, mes mères et moi, occupés à nos compositions artistiques et à nos tâches manuelles en attendant que le ragoût de lapin ait fini de cuire dans la marmite.

Je suis né à l'intérieur de cette souche sous un ciel pépissant d'étoiles, avec mes deux mères accueillant mon arrivée dans des transes de joie. Alors que la Forêt et tous ses exhalants et autres inhalants d'oxygène se penchaient pour écouter, mes mères m'ont dit que j'étais le dernier venu dans un monde si différent de celui où elles avaient vu le jour qu'elles n'avaient que des ignorances sur ce que ma vie serait. Mais elles m'ont promis que la Forêt dans laquelle je venais de naître était un bon endroit, qu'il y aurait toujours plus de bonheur ici pour moi que de peur. Au cours des quinze années qui ont suivi, ces dires à l'avance se sont tous vérifiés. On a eu nos moments difficiles et nos moments de

tristesse et nos moments de panique, mais on a mal gré tout vécu dans un monde de verdure et de merveilles.

Mes mères disent qu'à partir de cette nuit-là, elles m'ont raconté des histoires. Dès que je me suis empoumonné d'air pour la première fois, elles ont commencé à mettre en mots le monde avant moi, le monde autour de moi et le monde à venir avec des chansons et des récits et des mythes et des souvenirs. En même temps qu'elles souriaient et pleuraient et me berçaient, en même temps qu'elles essuyaient le suc de naissance de mon corps soudain et m'enveloppaient chaud et aidaient ma bouche tâtonneuse à s'enrouler autour d'un mamelon, elles disent qu'elles m'ont raconté des histoires de gratitude et d'appartenance et d'hospitalité. Elles disent que j'écoutais aussi.

J'ai appris à écouter avant d'apprendre à parler. Avant même de savoir marcher à quatre pattes, j'écoutais quand j'étais couché. Dans mes plus anciennes souvenirs, j'entends

encore ces premiers sons – le crachat et le cailloutage de la pluie, la brise changeuse, le vent pilonneur. Comme une tortue le dessus dessous, je restais là où mes mères me posaient, à écouter le bourdon marmonné des abeilles, le craquement d'un arbre qui tombe, le sifflement du serpent à clochette qu'Eva avait trouvé lové à un bras de mon panier-couffin lors de mon premier été.

Quand j'étais à peine plus âgé, mes mères m'ont appris à être un faon. Avant même de saisir dans ma tête que la plupart des sons qu'elles produisaient étaient des mots qui abritaient des notions plus vastes, mes mères disent que je connaissais le sens de *chut* et que je savais chutchuter. J'ai appris le regard qui dit ne fais pas de bruit, le poing refermé pour obtenir le silence complet. C'était un autre jeu auquel on jouait, moi bordé serré à l'abri dans l'ombre valsillante, attendant sans attendre pendant que mes mères travaillaient. Aussi immobile qu'un tapis de mousse, je suivais des yeux un faucon qui volait dans les airs, j'avisais un renard qui se

faux filait tranquille devant nous, j'observais comment les ombres formaient des flaques et s'allongeaient. J'écoutais le soleil arriver le matin, et j'entendais les traînées lumineuses des météores les nuits de pluie d'étoiles filantes. J'écoutais les baies mûrir – d'abord les fraises des bois, puis les framboises des ronces odorantes, puis les minuscules pommes rouges des manzanitas, plus tard les groseilles noires et les baies de sureau, et enfin les baies rouges de l'arbousier. Les nuits où il pleuvait, je me croquevillais entre mes mères dans le creux de notre souche, et j'écoutais les mugissements du vent et les rugissements de la rivière qui était toute réveillée. J'entendais les respirations de mes mères et les battements de leurs cœurs. J'entendais battre la Terre, aussi, le bruit sourd et lent de la planète sur laquelle on planche flottait, le martèlement patient qui berçait mes rêves.

J'écoutais le Grand Tout, et le Grand Tout m'écoutait à son tour.

J'écoutais mes mères, aussi, leurs voix